

Il faut conclure de l'extrême investigation des faits, que le protestantisme n'a point affranchi les peuples : il a apporté aux hommes la liberté philosophique, non la liberté politique ; or, la première liberté n'a conquise nulle part la seconde, si ce n'est en France, vraie patrie de la catholicité. Comment arrive-t-il que l'Allemagne, très-philosophique de sa nature et déjà armée du protestantisme, n'ait pas fait un pas vers la liberté politique dans le dix-huitième siècle, tandis que la France, très-peu philosophique du tempérament, et sous le joug du catholicisme, ait gagné dans le même siècle toutes ces libertés ?

Descartes, fondateur du doute raisonné, auteur de la *Méthode* et des *Méditations*, destructeur du dogmatisme scolastique, Descartes, qui soutenait que pour atteindre à la vérité il fallait se défaire de toutes les opinions reçues, Descartes fut toléré à Rome, pensionné du cardinal Mazarin, et persécuté par les théologiens de la Hollande.

L'homme de théorie méprise souverainement la pratique ; de la hauteur de sa doctrine jugeant les choses et les peuples, méditant sur les lois générales de la société, portant la hardiesse de ses recherches jusqu'à dans les mystères de la nature divine, il se sent et se croit indépendant, parce qu'il n'a que le corps d'enchaîné. Penser tout et ne faire rien, c'est à la fois le caractère et la vertu du génie philosophique : ce génie désire le bonheur du genre humain ; le spectacle de la liberté le charme, mais peu lui importe de le voir par les fenêtres d'une prison. Comme Socrate, le protestantisme a été un accoucheur d'esprit ; malheureusement, les intelligences qu'il a mises au jour n'ont été jusqu'ici que de belles esclaves.

Au surplus, la plupart de ces réflexions sur la religion réformée ne se doivent appliquer qu'au passé : aujourd'hui les protestants, pas plus que les catholiques, ne sont ce qu'ils ont été ; les premiers ont gagné en imagination, en poésie, en éloquence, en raison, en liberté, en vraie piété, ce que les seconds ont perdu. Les antipathies entre les diverses communions n'existent plus ; les enfans du Christ, de quelque lignée qu'ils proviennent, se sont resserrés au pied du Calvaire, souche commune de la famille. Les désordres et l'ambition de la cour romaine ont cessé, il n'est plus resté au Vatican qu'à la vertu des premiers évêques, la protection des arts et la majesté des souvenirs. Tout tend à recomposer l'unité catholique ; avec quelques concessions de part et d'autre, l'accord seraient bientôt fait. Je répéterai ce que j'ai déjà dit : pour jeter un nouvel éclat, le christianisme n'attend qu'un génie supé-

rieur, venu à son heure et dans sa place. La religion chrétienne entre dans une ère nouvelle ; comme les institutions et les mœurs, elle subit sa troisième transformation ; elle cesse d'être politique ; elle devient philosophique sans cesser d'être divine ; son cercle flexible s'étend avec les lumières et les libertés, tandis que la croix marqué à jamais son centre immobile.

Vicomte de CHATEAUBRICND.

JOURNAL LITTERAIRE.

Le doigt de Dieu.

Au commencement du mois d'octobre 1817, deux hommes atteignirent en même temps la porte principale de la prison civile de Valenciennes.

L'un d'eux portait le costume caractéristique des curés de campagne. Il paraissait âgé d'une soixantaine d'années, ses cheveux étaient blancs, et sa figure douce et sérieuse avait cette gravité serene que donnent à la physionomie une conscience paisible et une vie tranquille.

Son compagnon était habillé selon l'usage des plus pauvres paysans de cette partie de la France. Ses traits pâles et altérés, ses yeux où brillait l'égarement du désespoir, sa démarche tremblante et précipitée, tout dénotait en lui un de ces malheurs soudains, un de ses chagrin terrible et imprévus, contre lesquels le courage est inutile et la raison sans puissance.

Un troisième individu était assis sur une des bornes de la prison. Ses mains noircies par le travail et son vêtement d'ouvrier dénotaient suffisamment sa condition. Il se leva en voyant venir les deux personnes dont nous venions de parler, salua respectueusement l'ecclésiastique et serra la main du paysan.

— Oh ! vous êtes heureux, vous, monsieur Pierre, lui dit-il ; vous avez le droit d'entrer dans cette prison ; vous pourrez la voir et la consoler !

Le paysan contempla le jeune homme, comme s'il eût douté que de telles paroles fussent sérieuses ; puis, secouant la tête avec une déchirante amertume :

— Je suis heureux, dis-tu, Julien... je suis heureux, moi, son père !... tu appelles ça du bonheur, juste ciel !

En parlant ainsi, Pierre fit un mouvement pour lever le lourd et retentissant martau de fer ; mais il hésite, sa main tremble, et il a bien de la peine à retenir une larme prête à couler dans les rides de ses joues flétries.

Une fois entré dans la prison, son agitation s'accroît ; tout l'étonne et l'effraie dans ce séjour nouveau pour lui ; cette

obscurité, ce silence, ces portes-cles à l'air sinistre ; et quand il pénètre dans le bureau du greffe pour faire réviser la perche qu'il a obtenue de la préfecture, à volonté essaie en vain de lutter contre sa douleur, et il s'écrie en joignant les mains :

— Ma fille, ma pauvre fille ! elle est ici, messieurs ; elle est innocente !

Le greffier retourne froidement la tête, regarde le paysan avec moins de compassion que de curiosité, et répond d'une voix endurcie par l'habitude :

— Silence ! nous sommes ses gardiens et non ses juges !

Pierre, dit l'ecclésiastique en pressant doucement la main du vieillard, quel homme est à l'abri de l'insfortune ? il faut savoir la supporter sans faiblesse en sans murmure...

Plusieurs portes s'ouvrirent alors devant l'ecclésiastique et le paysan ; ils parcoururent une longue enfilade de cours et de corridors, et atteignirent enfin l'endroit désigné sous le nom de parlard ; Pierre put entendre la voix rauque de l'aboyeur appeler Marguerite, et peu d'instants après une jeune et belle fille, dont la pâleur momentanée contrastait avec une santé naturellement vigoureuse et fleurie, entra dans le petit espace réservé aux prévenues et aux condamnées.

Deux cris partirent à la fois.

— Marguerite !

— Mon père !

— Toi ici, dit le vieillard, en parcourant du regard ce sombre couloir, ces murs humides, ces doubles guichets, et cette ignoble population de femmes perdues assises sur le même banc que Marguerite, et qui semblaient prêter une attention ironique et curieuse à leurs alarmes et à leurs douleurs. — Toi ici, ma fille !

Et Pierre cacha sa tête entre ses mains.

— Hélas ! dit Marguerite, vous savez tout...

— Oui, je sais tout, j'ai tout appris... notre voisin Jean est revenu ce matin de Valenciennes, pâle et tremblant ; il est rentré chez moi et m'a dit : " Marguerite est accusée de vol ; Marguerite est arrêtée ; Marguerite est en prison..." Ma fille accusée de vol, arrêtée, emprisonnée ! Oh ! tu comprends ce que j'ai dû souffrir à ces horribles paroles... Je suis resté sans force, sans pensée, immobile et muet, comme si la foudre m'avait frappé... puis quand j'ai senti mes idées se débrouiller et ma raison revenir, mon premier soin a été de courir au presbytère ; j'ai été trouver M. le curé ; je lui ai rédit la terrible nouvelle qu'on venait de m'apprendre ; je l'ai supplié à genoux de m'accompagner ; car il m'a semblé qu'avec lui j'aurais plus de courage pour supporter la